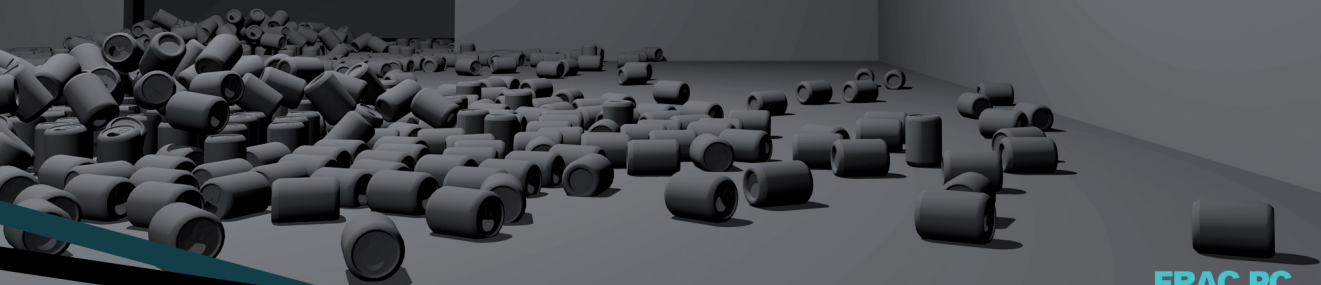




" Si ce monde vous déplaît "

Pierre Joseph

Le pire dans cette
histoire est que quand
vous apprenez à lire l'art
contemporain, il devient
encore plus vide,
abyssal...



FRAC.PC

Si ce monde vous déplaît... et autres récits

Philip K. DICK

« [...] Notre discipline, la science-fiction, se soucie de la partie du cycle de vie de notre espèce qui s'étend devant nous. Mais si c'est un véritable cycle, alors, d'une certaine façon, sa partie future a déjà commencé. Ou, tout du moins, nous pouvons, sur une base quasi mathématique, extrapoler précisément les chiffres manquants de la série dont nous représentons le passé. Premier chiffre : la culture de la Terre-Mère. Ensuite, les divinités solaires masculines, avec leurs sociétés strictes et autoritaires, de Sparte à Rome jusqu'à l'Italie et la Japon fascistes, à l'Allemagne et l'Union Soviétique. Et à présent, peut-être sommes-nous parvenus à ce point vers lequel tendait les Pietà médiévales : dans les bras de la Terre-Mère, qui vit encore, la divinité solaire morte, son fils, se trouvant de nouveau dans le silence du retour à la matrice d'où il est issu. Je pense que nous entrons dans la troisième et peut-être la dernière séquence de notre histoire, et il s'agit d'une société que notre discipline entrevoit et qui sera bien différente de l'une comme de l'autre des deux civilisations mondiales que nous avons connues par le passé. Ce n'est pas un cycle en deux temps ; nous n'avons pas atteint la conclusion de la période de la divinité solaire masculine après quoi nous revenons simplement à un culte de la Terre-Mère primordiale, que ses seins regorgent de lait ou non. Ce qui gît devant nous est nouveau. Et il est possible qu'au-delà il y ait encore autre chose, quelque chose d'unique et d'encore opaque à notre regard. Je peux voir moi-même jusqu'à là : la réalisation, l'accomplissement, ou la Pietà médiévale comme réalité vivante, notre milieu total, un environnement externe aussi vivant que nous-mêmes - voilà jusqu'où porte mon regard. Pour le moment du moins. Je pourrais m'en contenter ; je serai ravi de m'étendre en somnolant et toujours en vie - « invisible et non point effacé » comme l'écrit Henry Vaughan - dans ses bras.

Si une Pietà peinte voilà mille ans par un artisan médiéval a pu anticiper, par l'art - peut-on dire psychionique ? - de ce dernier, notre monde futur, alors qu'est-ce qui pourrait aujourd'hui constituer l'équivalent de son œuvre inspirée et pré-cognitive ? Que possédons-nous actuellement qui soit aussi simple et familier à notre monde du vingtième siècle que ces Pietà ordinaires l'étaient à la chrétienté du treizième siècle, et représente le microcosme d'un futur distant ? Essayons d'imaginer tout d'abord un pieux paysan français du treizième siècle en train d'admirer une Pietà rustique et y lisant un présage de la société du vingtième et unième siècle, qui est l'objet de nos spéculations, nous autres, écrivains de science-fiction. Et puis, comme dans un film de Bergman, passons sans enchaînement à... à quoi exactement ? Quel est le présage que nous sommes en train de lire ?

Cycler - et recycler. La Pietà de notre monde moderne : laide, ordinaire, banale, omniprésente. Non pas le Christ mort dans les bras de sa mère éternellement souffrante, mais un monceau de canettes de bière Budweiser en alu, de vingt-cinq mètres de haut, avec des milliers d'autres canettes, en train d'être ramassées par une benne dans un vacarme assourdissant de ferraille, débordant et s'écrasant au sol comme une grêle métallique, tandis qu'une usine homéostatique géante de bière Budweiser, automatisée et informatisée - une auto usine, c'est le titre que j'ai donné à une nouvelle - presse fermement contre elle les canettes vides pour les recycler et leur redonner vie, avec un nouveau contenu vivant. Exactement comme avant... ou bien - si les chimistes des labos de bière budweiser accomplissent le projet divin du progrès continu - avec une bière encore meilleure dedans. [...] »

2006

Dans un musée lointain, 32 photos de l'Islandais Olafur Eliasson.
Son pays est traversé par la faille transatlantique, seul endroit où elle émerge, et il nous donne 32 photos de cette faille :

Dans un musée lointain, 32 photos de l'Islandais Olafur Eliasson.
Son pays est traversé par la faille transatlantique, seul endroit où elle émerge, et il nous donne 32 photos de cette faille : toujours la même fracture, en 32 endroits différents, tous aussi désolés les uns que les autres.
La terre est stérile, ce ne sont que roches brunes et mousse verdâtre.
A peine quelques traces de peuplement, quelques poteaux électriques, un camping-car, une maison au loin.
Ces paysages de désolation sont écrasés sous un ciel bas, à peine visible dans le dixième supérieur de la photo : le cadrage est direct, frontal, nous avons le nez dans la faille, nous nous enfonçons dedans, nous y sommes attirés, absorbés.
Quelques-unes d'entre elles ont de l'eau au fond, on y voit un pâle reflet du ciel gris ; dans l'une flotte une bouteille et un objet qui ressemble à un masque mortuaire, à une statue antique.
C'est une faille, en anglais « a fault », un terme qui dénote aussi l'échec, le péché, la honte peut-être.
Et chacune de ces failles ouvertes, chacune de ces fractures dans notre mère la terre, évoque l'origine du monde : une origine moins humide et luxuriante que les grottes de Franche-Comté chères à Courbet, une origine plus aride, plus brute, et 32 fois répétées.
Dans le musée voisin, une installation du même, « Your colour memory » qui n'est pas sans rappeler son superbe travail dans le Turbine Hall de la Tate Modern il y a deux ans.
On entre dans un espace ovale, sinueux, semi-clos, intime, sa rondeur vous enrobe, vous réchauffe (dans la pièce voisine, Matthew Barney vous a fait geler). Imperceptiblement, la couleur des murs change, passe du blanc au bleu clair au rose ; le changement est si doux, si lent, qu'il vous reste un halo devant les yeux, une image persistante.
S'il y a un autre visiteur, vous le voyez nimbé d'une auréole.
Une alcôve obscure vous permet de reprendre souffle, de ré-acclimater vos yeux.
Vous prenez conscience de votre vision, de votre perception. Après avoir quitté cette pièce, vous continuez à percevoir des couleurs étranges, complémentaires de celles que vous avez vues.
Bien que le catalogue soit presque un traité scientifique sur la lumière, l'intérêt est plus dans la perception par le spectateur que dans le phénomène lui-même.
Dans un pays d'idolâtres du soleil, un pays où, au Nord, le soleil ne se couche pas pendant deux mois l'été, une telle installation fait un tabac !



Dans ce même musée lointain, une vidéo de Vanessa Beecroft, VB36, relatant une performance à Leipzig en 1998.

Dans une pièce aux murs blancs, soulignés par des boiseries sombres, quatre femmes aux yeux et lèvres soigneusement maquillées, chaussées de cothurnes blancs à talon aiguille se tiennent nues devant l'objectif.

Trois sont coiffées d'une casquette Bigeard qui, cachant leurs cheveux, les rend encore plus indifférenciables, anonymes ; la quatrième est une Madonne nordique aux boucles blondes.

On s'efforce d'abord, justement, à tenter de les différencier, à trouver leurs signes distinctifs, laquelle a une petite poitrine et laquelle des seins moins fermes, laquelle a un piercing au nombril et laquelle la marque des piercings ôtés de son oreille, laquelle a un pubis épilé et laquelle un buisson plus fourni.

Elles restent sur place, non pas immobiles, mais bougeant légèrement, secouant la fatigue de leur corps ; l'une déplace son poids d'un pied sur l'autre, une autre s'accroupit souvent.

Il n'y a aucune action, aucun échange entre elles, aucun regard ni vers les autres, ni vers nous.

Elles ont parfois des gestes de confort, prenant leur épaule gauche dans la main droite, dissimulant leurs seins ou leur sexe d'un geste nonchalant. Aucune sexualité, rien qui puisse laisser penser qu'elles ne sont pas habillées.

Elles sont souvent cadrées de face, frontalement, en pied, mais parfois un cadrage plus audacieux fait apparaître la tête de l'une entre les jambes d'une autre, mêle les fesses de l'une aux cuisses d'une autre.

Il ne se passe rien pendant 23 minutes, absolument rien que le spectacle de cette beauté froide, sculpturale, inhumaine, éthérée, asexuée.

On dit parfois que le Paradis serait essentiellement ennuyeux. Cette vidéo le confirme.

Est-ce une exposition sur la jungle ?

Est-ce écolo ?

Politiquement correct ?

Est-ce une exploration, un parcours de découverte, initiatique ?

Franchement, j'y suis déjà allé trois fois et je n'en sais rien.

Au début, un jardin d'enfants avec crocodiles, perroquets et bruits amazoniens (Sergio Vega) ; oui, mais encore ?

Plus drôle, le petit train qui rentre périodiquement dans un tunnel, à la Cary Grant.

Aussi une grande fresque murale (Steiner et Letzlinger) informe, froide et pas vraiment du genre exotique exubérant.

Les plantes hors-terre de Henrik Hakansson évoquent mieux la jungle et la moitié tropicale, mais on peine à y trouver du sens autre que décoratif (« univers singulier entre approche scientifique, romantisme et investigation hybride « ??)

La vidéo et l'installation de Allora et Calzadilla dénoncent l'occupation d'une île au large de Porto Rico par une base américaine : la carte de l'île au sol en mosaïque est fascinante comme toutes les cartes, elle se délite de jour en jour, détruite par nos pas comme l'île l'a été par les bombes de l'armée.

Beau concept, que complète la vidéo d'un activiste anti-américain sillonnant l'île à mobylette, une trompette sur son pot d'échappement : on se croirait revenu aux beaux jours de Mouna...

La plus belle pièce n'est tropicale que par l'origine des animaux du zoo : une belle jeune femme froide, très hitchcockienne, visite un zoo, seule, prenant des photos ; peu à peu l'angoisse s'installe.

Les animaux vont-ils s'échapper ?

Un psychopathe va-t-il l'agresser ? La terre va-t-elle s'ouvrir sous ses pas ?

Non, ce sont ses rêves qui l'envahissent, ceux de splendides rugbymen aquatiques presque nus qui dansent un ballet sous-marin derrière ses paupières closes ; c'est de l'inconscient que vient la transgression.

Angoisse, sexualité réprimée, cette vidéo, Zoo, de la jeune finlandaise Salla Tykkä vaut à elle seule la visite.

A la fin, tendue, effrayée, elle s'enfuit et se jette à l'eau, échappant au danger, nageant vers ses rêves. Paradis tropical ?

C'est une grande salle sans fenêtre, en haut d'une tour d'un vieil hôtel messin. Les quatre murs sont peints en bleu, le bleu de l'océan sur les cartes marines. Ce bleu se reflète sur le sol brillant, il occupe tout l'espace. Ce sont de très grands murs, toute la salle baigne dans ce bleu. Ces grands pans de bleu sont quadrillés de fines lignes horizontales et verticales.

Au milieu de chaque mur, en plein centre, un objet, ou plutôt un dessin qui simule le relief : du brun, du vert, du noir.

Ces formes ont pour nom Bounty, Campbell, Snares et Antipodes.

Ce sont des îles, des îles à l'extrême sud de l'Océan Pacifique, des dépendances inhabitées de la Nouvelle-Zélande autour du 50ème parallèle ; regardez votre atlas.

Ce sont des cartes gigantesques qui sont reproduites sur ces murs, nous montrant ces petits points de terre perdus au milieu de l'océan immense.

Ce fond bleu est si lisse, si pur, que les îles en perdent toute réalité, tout contexte, en deviennent des paradis perdus, mythiques, rêvés.

Il n'y a pas d'échelle, pas de mesure, pas de légende, pas de coordonnées, latitude et longitude, déclivité magnétique, etc.

Mais les endroits sont nommés, avec ces appellations merveilleuses qui nous ramènent à l'imaginaire exotique, enfantin des Robinson Crusoë, des Capitaines Crochet : Proclamation Island, Castle Islet, Perseverance Harbour...

Une carte c'est autant un paysage en soi que la représentation d'un paysage. C'est un paysage inventé, avec son langage, des signes, des codes, des conventions arbitraires (regardez d'après l'ombre où se trouve le soleil sur une carte d'état-major).

C'est un motif abstrait qui trouve sa beauté propre (il y a aussi une carte du désert : tout jaune avec quelques lignes noires, et une carte d'un glacier : tout blanc avec quelques traits bleutés) et c'est un objet chargé de sens, porteur de rêve, prégnant d'un pouvoir fictionnel, narratif.

Ce trait pointillé rouge sur l'île Campbell, serait-ce un sentier, la manifestation d'une présence humaine passée, comme une trace archéologique ?

Quel explorateur l'a défriché, quel soldat, quel scientifique, quel marin égaré l'ont arpenté ?


« La cartographie vit de cette sorte d'ambiguïté qui la situe à la confluence de la science exacte et de l'art » (Jean-Claude Groshens). Depuis toujours, je suis fasciné par les cartes.

C'était une exposition intitulée Antipodes au FRAC Lorraine à Metz.

Une exposition sur les cartes.

La pièce décrite ci-dessus est de David Renaud. Il y avait aussi, entre autres, des photos lunaires de James Turrell, une table de Mario Merz représentant l'autre côté de la lune, des cartes de Suisse de Neal Beggs (toutes noires où n'apparaissent que les sommets des montagnes, beau processus de disparition).

Et de très belles photos de la Suisse Isabelle Krieg, qui fait apparaître un planisphère dans les endroits les plus incongrus, dans une flaque d'huile au sol, sur une vitre embuée : fragilité de notre monde éphémère, regards détournés. Ça s'appelle Découvrir le monde. Quel meilleur titre ?



Les musées nationaux de l'art contemporain sont depuis 50 ans des véritables décharges de tout et n'importe quoi

Les musées nationaux de l'art contemporain sont depuis 50 ans des véritables décharges de tout et n'importe quoi.

Les conservateurs des musées et les commissaires des expositions soutenus par des critiques d'art se prennent pour des messies, achètent à tout va ce que bon leur semble et bondent les musées avec les oranges dans une boîte plexi-glas de 1 x 1m ou les créations de ce genre (la forme change, le contenu pas).

Tout ça au nom du progrès dans l'art et sous le prétexte qu'il faut être en avance sur son temps afin de protéger et expliquer à la populace inculte le prodigieux, l'art contemporain incompris et bafoué.

Tout ça avec les moyens financés par la populace elle-même avec l'argent public.

Du coup des créations qu'on réunit généralement sous l'appellation de l'art contemporain sont surprotégées de l'avis du public par les critiques super-stars et les commissaires d'expositions devenus artistes par procuration.

Surprotection au point de devenir une institution rigide et enfermée valorisant seulement certains types de productions artistiques : didactiques, engagées, utilisant les nouvelles technologies ou matériaux et une présentation inhabituelle de préférence.

La grande devise à la mode : le résultat n'a pas d'importance, c'est la démarche qui compte.

Du coup, on se retrouve lors des expos d'art contemporain avec les boîtes contenant les merdes artistiques, le bétail découpé dans le formol, le mec qui fait le chien enragé ou se masturbe, les filles à poil posant sur des tissus rouges (quelle métaphore profonde !) ou alors les images photo ou vidéo des autres êtres humains qui vous regardent (on a vu même des cadavres humains exposés comme œuvres d'art).

Le tout sous un nom magique art contemporain, le mot magique du sésame de reconnaissance.

Tout ce qui ne correspond pas aux caractéristiques dénommées plus haut ne fait désormais plus partie de l'art contemporain, et ça concerne croyez-moi une grande partie de la création actuelle.

Personnellement, je n'éprouve plus le besoin d'aller visiter les expos d'art contemporain car j'ai tout sous la main les oranges dans mon bac plastique dans le frigo, mon aspirateur souvent au milieu du séjour, les gens avec le regard fixe dans le métro et mon mec à poil à la maison.

Et qui oserait me dire que je n'ai rien compris à l'art ?
La démarche ?
Je suis libre de m'inventer celle qui me convient - un grand avantage de liberté.

P.S. Le sens même de certaines œuvres d'art contemporain en conservation dans les musées est dénaturé.

Revenons à ces oranges dans un cube en plexiglas de 1 x 1m, cette œuvre a été conçue par l'artiste dans l'idée d'une œuvre éphémère vouée à la destruction dans le temps au cours de la putréfaction des oranges, or, les oranges se trouvent remplacées régulièrement dans le cube.

Donc, l'idée même de l'existence de cette création n'a plus de sens !

On dirait des constats de flics.
Des procès verbaux de la connerie humaine.

ahhhhh merci alexia moi aussi ça m'énerve les gens qui pensent ça genre oh on dirait des dessins de gamins n'empêche va faire pareil enfin bref les gens sont fermés d'avance à l'art or il faut au contraire savoir attendre des explications car oui qd qq1 dessine un carré noir sur un fond blanc il le fait pas pour gagner du fric (essayez de gagner du fric avec ça !!) mais il a d'abord élaboré toute une réflexion qui fait que son oeuvre est intéressante ou non.

Un sculpteur Allemand, voulait participer à un concours d'art contemporain très important dans son pays.

Il travaille à une statue, un visage d'homme riant, d'un mètre environ de haut.

Pour la commodité du transport, il expédie deux colis : la sculpture d'un côté, son socle de l'autre.

Il a été assez surpris de voir que le jury le félicitait pour avoir retenu le socle.

L'art contemporain frise bien souvent la fumisterie.

Je suis allé un jour voir une expo sur Miró à la fondation Maeght, à St Paul de Vence.

Il y avait par exemple une « sculpture » du maître, composée d'un œuf jaune collé sur un tabouret en bois violet.

Ça s'appelait, de mémoire : « L'oiseau de liberté s'envole vers Bethléem pour annoncer la bonne nouvelle », ou quelque chose du même tonneau.

J'étais perplexe, et encore plus après qu'une jeune étudiante en art nous eût commenté « l'oeuvre ».

Quelqu'un à qui je racontais cette histoire, rajoutait que pendant une expo d'art contemporain, une famille était venue avec la petite fille sur les bras du père.

Ils font un tour, et au moment de partir, se rendent compte que la petite avait perdu une chaussure.

Ils refont l'expo à rebours, et voient un attroupement devant une installation, dont le point final était la chaussure de leur fille, admirée par les amateurs d'art, éberlués de l'audace du Maître.

Ils ont récupéré la chaussure, à l'indignation des esthètes.

Mon grand rêve serait de Réconcilier l'art et la vie. Comprenez par là : arrêter de voir dans l'art quelque chose d'élitiste et d'inutile complètement hermétique à la vie quotidienne du commun des mortels.

Or, le mouvement d'autarcie de l'art par rapport à d'autres domaines culturels paraît se confirmer : sauf votre respect, la relative désaffectation du forum expo par rapport à d'autres rubriques d'Artelio m'en semble être une petite preuve.

Et donc, en ce qui concerne l'art contemporain que fustige Tsagoi, on perd de plus en plus de repères face aux concepts esthétiques traditionnels.

Du moment qu'une production d'art contemporain est reconnue par un pouvoir public, difficile de ne pas se dire : « pourquoi cette œuvre serait mieux qu'une autre ? », c'est-à-dire qu'est-ce qui motive nos dirigeants à investir l'argent des impôts dans une installation avec des crânes noirs (toute allusion à une œuvre présentée actuellement sous la pyramide du Louvre n'est pas fortuite) plutôt qu'une autre installation de X ou Y.

Cela dit, je refuse de voir en cela une sorte de star'ac de l'art.

Bien que les goûts de tel ministre ou gestionnaire de FRAC influent sur les achats, ce sont souvent des artistes reconnus comme tel, au niveau de l'originalité de leur création personnelle.

Il y a toujours eu des artistes favorisés par le pouvoir, et cela même contre les goûts du peuple : en France, cela s'accélère avec l'extrême valorisation d'artistes hyper contemporains dès Malraux : mettre une œuvre de Braque dans un plafond d'Henri II au Louvre fallait oser !

Je pense que Malraux est vraiment le personnage clé dans cette politique culturelle : ainsi, quand Clémenceau fait appel à Monet pour le cycle de l'Orangerie, la première expo impressionniste a eu lieu depuis près de 50 ans, alors que l'exemple des artistes cubistes me paraît plus pertinent, quand on sait que l'achat d'œuvres de Picasso pour les collections publiques nationales n'a pas toujours été bien vu dans les années 1950.

Bref, cela ne me paraît pas tant un problème de mécénat d'Etat, discutable bien que nécessaire, qu'une période un peu creuse de la création.

Il n'y a plus qu'à espérer que la production reparte et que surtout nos dirigeants de la culture ne s'y trompent pas !

Je sors de l'expo « Big Bang » de Beaubourg.

Et je suis consterné.

Oui, « L'Art Contemporain » est une imposture, les « artistes » méprisent leur public.

« Artistes », galeristes, marchands et musées se tiennent la main pour préserver leur « pré carré » et sont très forts en discours qui intimident le plus grand nombre et défient le sens commun.

Une grande partie de la production vaudrait à leurs auteurs un séjour salutaire en hôpital psychiatrique.

Ça fait 1 heure que je cherche c'est quoi l'art abstrait et je ne trouve pas.

Une vraie daube ce film !! et pourtant je suis fan de foot et de Zidane... : (certes ils ont peut être innové par la manière de filmer pour (tenter de) nous immiscer dans l'ambiance du match (finalement on se demande s'ils auraient pas dû faire autrement), mais rien à voir avec la vraie ambiance d'un stade (le plus petit soit-il, ça sera toujours plus intéressant que ce match de m. !!)

Bref, contrairement à ce que pourraient le laisser croire les sous-titres (« qui pensait qu'on allait se souvenir de ce jour là », etc.), il ne se passe rien pendant 1h30 de film, on ne voit Zizou balle au pied que 3 fois à tout casser, et les brutales montées de son du bruit des tribunes (aucun autre son à part le bruit du ballon et la respiration de Zizou ; pas de commentaire, ni musique, c'est assez surprenant) sont très désagréables voire destructrices pour les tympans.

Les gens présents dans la salle ne s'y sont d'ailleurs pas trompés, ils sont soit partis avant la fin, ou se sont carrément mis à discuter de leur journée avec le film en arrière-plan.

En résumé quelle déception ! Un film comme ça moi j'en fais un tous les jours !! Si vous voulez voir Zidane dans ses œuvres, louez plutôt son DVD (« comme dans un rêve ») où là il est époustouflant... et où les molards ou les courses dans le vide sont coupées au montage !!!!

La Force de l'Art, aujourd'hui, c'est d'être pas cher du tout, mais d'être mais alors totalement pourri, chiant et ridicule au possible.

La palme à une statue de Mickey aveugle et rose, taille à peu près humaine, exhibant une verge d'un mètre de long.

Ça doit être ça, répondre à « la question brûlante du public » (selon Renaud Donnedieu de Vabres, dans le fascicule distribué à l'accueil de l'expo) : « Où en est la création, aujourd'hui ? »

Mais dans ton cul, Renaud, dans son cul.

Mais voilà, il se trouve qu'en France, bien plus qu'ailleurs, dans les milieux institutionnels (musées et centres d'art, écoles d'art, drac, etc.) et journalistiques (Art Press), un consensus s'est dessiné autour d'une définition beaucoup plus restrictive qui dénigre les modèles esthétiques classiques de la vulgate kantienne pour adopter des modèles dictés par l'utilisation des nouvelles technologies ou de nouveaux supports au service d'une nouvelle et grande idée avec un grand I.

D'où « art contemporain » = installations (assemblages de médiums les plus inattendus tels que photographie + textes + mise en scène, performance + plantation de choux + repas dans la ville, son + nature + nain de jardin, mur vide + cadre vide).

On ne peut pas dire que, avec cette acception, l'art contemporain soit figuratif ou abstrait, il est simple mise en scène d'une idée, simple avatar de Duchamp sans lequel l'art n'existe plus.

Il délaisse souvent le savoir-faire devenu suspect (l'intervention physique de l'artiste n'est plus indispensable), il n'a plus pour finalité l'esthétique, devenue également suspecte (« esthétique » se dit avec mépris « esthétisant »), le concept de beau universel s'essouffle, la notion d'icône est mise au placard, avec elle, la notion de pérennité, supplantée par l'éphémère ; seuls résistent les concepts d'émotion dans l'instant, ici et maintenant, de sens et d'engagement, d'efficacité, de provocation et d'innovation à tout prix, de mode d'emploi ou de discours d'accompagnement (souvent intellectuel et rebutant).

Il n'exclut pas l'idée d'élitisme, et pourtant - et paradoxalement - se voulant interactif, il fait souvent appel à l'intervention physique ou intellectuelle du « regardeur », - s'il ne comprend rien, c'est la faute à l'école qui n'a pas su initier et enseigner les codes... facile, non ?

Donc, et toujours suivant cette acception, l'art contemporain a fâcheuse tendance à être incompris, à être très gourmand en moyens technologiques, en argent,

en espace, il ne peut entrer dans votre salon que sous forme de catalogue ou de vidéo, il ne peut être montré que dans les lieux institutionnels ou de mécénat qui se l'approprient totalement.

Au détriment d'artistes non sans valeur mais non dans la lignée, non cooptés.

L'art contemporain n'est alors qu'un simple mouvement, certes très représentatif d'une génération mais, parce que très exclusif, il frise actuellement l'académisme d'État.

Certaines installations sont d'une très grande force (Horn, Parmaggianni, G. Friedman ou Neshat, pour n'en citer que quatre), mais, parce qu'in situ, elles sont fugitives et durent le temps de la mémoire des choses, et il est à parier que bon nombre d'ado-artistes immatures venus bien trop vite sur les devant de la scène tomberont aussi vite dans l'oubli, et que les autres médiums reprendront bientôt la place qu'ils méritent.

D'ailleurs, même Catherine Millet, même le Centre Georges Pompidou sont en train de faire leur examen de conscience, c'est dire...

Conclusion ?

Il n'y en a pas, le malentendu persistera jusqu'à ce que les milieux institutionnels parisiens cèdent leur pouvoir jacobin exorbitant de sélection, parfois dévoyé, qui leur a été confié par un certain ministre de la Culture adulé par certains, détesté par d'autres, suivi par une clique de drac, frac, cnac, crac, mac ou cac.

Jusqu'à ce que les galeries, les instances régionales, départementales ou municipales fassent remonter à la surface les vrais talents cachés qui œuvrent sur leur territoire (et non, comme trop souvent, les talents du dimanche).

Jusqu'à ce que les artistes reprennent leur autonomie, leur liberté et leur destin entre les mains, sans attendre que la manne leur tombe d'en haut.

Jusqu'à ce que les artistes reviennent à des valeurs qui, de tout temps, ont fait leur preuve, dimension plastique au service du Sens.

La beauté de notre monde s'épanouit à la télévision.

Le baiser de Loana à Jean-Edouard est plus beau que le baiser de Rodin. L'assassinat de Kennedy est plus dramatique que le suicide d'Othello. Le visage de Gagarine est plus émouvant que celui de la Femme au Turban. Et pourtant, c'est le même regard.

La télévision est à la fois le Forum et l'Amphithéâtre.

Elle est tout et tout y est. En vrac.

Une large fraction du monde du cinéma et de l'art n'a longtemps exprimé que mépris à l'égard de la télévision et de la vidéo. Aujourd'hui, elle se rafistole une virginité avec l'art dit « numérique ».

Les musées d'art contemporain sont des cathédrales.

Les conservateurs endossent les défroques des prêtres, les médiateurs celles des fossoyeurs, et les théoriciens se font théologiens tandis que les universitaires picolent le vin de messe à la sacristie.

Gratis.

L'Art Contemporain est à l'art d'aujourd'hui ce que la Peinture d'Histoire était à l'art du XIXème, le genre dominant, le placement du bourgeois.

Le marché de l'art spéculé, la bureaucratie de l'art légitime et les thésards passent les plats.

L'Avant-Gardisme Officiel prétend avoir inventé le mouvement perpétuel et taxe le sceptique de réactionnaire.

L'Avant-Gardisme Officiel est l'expression néo-libérale de l'art.

Il y a plus d'art dans un Muséum de Sciences Naturelles que dans n'importe quel musée d'art contemporain.

L'action culturelle est la gestion de ce qui existe déjà.

Aux uniformes invisibles des médiateurs de l'Art, préférons les jolis uniformes des gardiens de musée.

Prétendre expliquer l'art est une imposture.

L'expliquer bêtement est une double imposture.

Il n'y a pas de rencontre possible entre l'art et la science, sinon à la terrasse d'un bistrot.

La science est l'annexe de la technologie, la technologie l'annexe de la Bourse.

L'avenir radieux annoncé par les prophètes des « nouvelles technologies » dis-

simule la voracité du Technicisme, remake froid des fantasmes de la révolution industrielle.

Désormais, ce ne sont pas l'Afrique ou l'Asie qui sont colonisables mais la réalité toute entière.

L'Histoire génère de l'oubli, l'enseignement fabrique de l'amnésie.

Le refus de transmettre rompt le passage des morts aux vivants. C'est, sciemment, couper les ailes à ceux qui arrivent.

La démagogie en vigueur crée des générations de cyclistes d'appartement.

« Toute tentative pour transformer le monde d'après nos désirs n'a jamais été et ne sera jamais qu'une absurdité, mais pour l'artiste et ceux qui ont l'esprit artistique, c'est la vie même. » Asger Jorn.

Rompre avec la surexposition, toujours lâcher la proie pour l'ombre.

L'idéologie du spectacle et de la marchandise peut être sabotée à n'importe quel point du circuit par des actes d'insubordination, des actes anti-spectaculaires et anti-marchandises.

La poésie électronique est poétique.

Un poème électronique est une indiscipline artistique, une indigestion culturelle. Le poète électronique est un corps indigeste.

Laissons la parole à Guillaume Faye qui, dans son ouvrage remarquable, « fondateur » de la pensée radicale (et je pèse mes mots), « L'Archéofuturisme », dénonce l'imposture de l'art contemporain médiatisé :
« L'art contemporain officiel (...), lourdement attaché au système aura finalement eu comme objectif de casser le fil, de rompre le lignage de la tradition ascendante artistique européenne.

Toujours cette même volonté d'iconoclasme culturel, afin de faire perdre aux

Européens leur mémoire et leur identité.

La tactique est habile : d'un côté, on médiatise des œuvres glauques, le plus souvent des non-œuvres, du n'importe quoi (...); de l'autre, on focalise les esprits sur une admiration muséographique du passé.

Un passé volontairement figé et neutralisé.

En flattant habilement un traditionalisme stérile.

L'essentiel étant que les chefs-d'œuvre du passé ne puissent plus servir à une réactualisation talentueuse dans le présent et le futur.

Casser la créativité artistique européenne, sa magnificence, sa profondeur esthétique, son talent; décérébrer les goûts en faisant passer pour géniales des productions de sous-doués; faire disparaître et oublier toute personnalité esthétique européenne en déconnectant l'art de ses attaches culturelles.

Telle est depuis de nombreuses décades, la stratégie, souvent inconsciente, toujours implicite, des « maîtres de l'art ». «

La dénonciation de Faye est sans parade.

Le système de son côté qualifie de fascisante toute critique de l'art contemporain.

La tactique est classique et est mise en pratique contre toute critique du système, et pas seulement dans le domaine culturel.

Briser la continuité artistique européenne, traduction d'une âme immémoriale, et pour en arriver à quoi ?

Le sordide, le non-vécu, un sous-folklore urbain récupéré par le « merchandising », la débilite provocatrice du rap négro-arabe (les guerriers zoulous comme les artistes berbères ne doivent pas en croire leur oreilles et leurs yeux !)... Partout s'étale la putrescente loi de l'argent qui fait que la culture n'est plus expérimentée que sur le mode de la consommation.

L'importation de la sous-culture américaine, mixée aux rythmes

et aux vocalises africains, produit un métissage cacophonique qui abâtardit les sens, le goût de l'œuvre construite, disciplinée et libre à la fois.

Pas question d'apport qui pourrait faire ressortir plus encore la beauté et la qualité intrinsèque d'une œuvre européenne.

Des sensibilités radicalement opposées, étrangères, sont accouplées pour générer un art hybride, factice et plaisant aux cerveaux et aux sens d'incultes.

Je vous conseille d'aller voir du côté de Breton et de Picasso, pour comprendre ça.

A la tête de l'offensive de destruction de l'art européen, les résidus gauchistes, les déçus de Mao, Staline et consorts, les chrétiens de gauche - perdus même pour la psychanalyse ! -, les gardiens de la mémoire aussi qui ont de tout temps fait du cosmopolitisme une religion.

L'art dégénéré, c'est aujourd'hui, par un incroyable renversement de l'ordre des choses, l'art du beau, de l'harmonie et de la grandeur maîtrisée ; l'art dit authentique, ce sont les étalements émotionnels de petits individualistes flasques qu'une critique aux ordres acclame parce que le nombrilisme, la dévotion au moi est la maladie la mieux partagée et la plus rentable.

Rejetés par la société dans les années 60 et 70, les révolutionnaires ont quitté le terrain socio-économique pour prendre d'assaut le plan de l'art et de la morale, ayant bien compris que la maîtrise des cerveaux, de l'imaginaire et du sacré était la condition sine qua non de la prise du pouvoir.

Aujourd'hui, en ce début de XXIème siècle, des Européens synthétiques et des idiots utiles façonnent le paysage culturel à leur guise.

Seul espoir de réversion : la montée en puissance d'un courant identitaire maîtrisant les armes de la métapolitique et prêt à investir à son tour le terrain culturel et des idées, à l'échelon européen et à lutter pied à pied contre l'engance multiculturelle.

La Nouvelle Droite montre le chemin, souvent trop frileusement, mais elle a le mérite d'exister et de former.

J'arrive sûrement trop tard, mais là, je ne peux pas laisser passer ça. De tout temps, sauf peut-être chez cromagnon (et encore), l'art a nécessité un savoir-faire, mais pas de savoir-comprendre.

Apprendre à faire de l'art passe encore, apprendre à lire, regarder, écouter, c'est une supercherie inventée par une élite en mal de supériorité, et pressée de faire passer les inepties grossières de ses pseudo-artistes pour de l'art...

L'art contemporain si je devais en faire un dessin ce serait celui-ci : une grosse merde avec un noyau de cerise.

Le pire dans cette histoire est que quand vous apprenez à lire l'art contemporain, il devient encore plus vide, abyssal...

Quand Picasso était vivant, l'art était-il contemporain ?
N'est-ce pas plutôt les médias d'aujourd'hui qui ont inventé « l'art contemporain » ?

Pourquoi ne peut-on plus ouvrir de nouvelles voies en art ?
Comment les ouvrait-on autrefois ?

Qu'est-ce que l'art contemporain ?
Question absolument sans aucun intérêt, puisque l'on sait depuis un certain philosophe que la question qu'est-ce que est risible.
Non pas qu'est-ce que, lourde métaphysique, mais léger qui, quoi, comment, pourquoi, etc. C'est-à-dire, qui est contemporain, pourquoi, comment ?
C'est plus léger et évidemment plus gênant, plus vicieux.

Prenons les « artistes » soi-disant contemporains qui sont allés récemment inaugurer le palais de la chaussure Vuitton ; je veux parler de ces « artistes »-là : l'artiste américain James Turrell a créé, en exclusivité pour le magasin des Champs-Élysées, une impressionnante sculpture modulaire de lumière en « verre élargi », tandis que son compatriote Tim White-Sobieski offre une installation vidéo de pointe le long du spectaculaire « escalier déambulant » de 20 mètres de long.

De son côté, l'artiste conceptuel danois Olafur Eliasson a transformé en une « chambre d'entropie sensuelle » isolée de ce qui l'entoure, un ascenseur assurant une liaison directe avec le dernier étage du magasin des Champs-Élysées.

L'impressionnante sculpture modulaire de lumière n'arrive pas à la cheville du russe, voyez lequel, et pratiquement un siècle les sépare.
Ce qui est contemporain ici, ce n'est pas l'œuvre ou le travail de l'artiste, mais sa mise en scène au milieu de Uma Thurman, Sharon Stone, Winona Ryder, Salma Hayek, Catherine Deneuve ou Eva Herzigova, le tout payé par Bernard Arnault.

La « chambre d'entropie sensuelle » vous donne envie de sourire ou de prendre au sérieux la proposition ; il pourrait s'agir d'une farce à la Picabia.
Ce ne sont pas des « artistes contemporains », mais des contemporains de Vuitton.

Pour finir ceci : au cours du cocktail, les architectes et les artistes étaient entourés par tout un aéropage (sic!) de célébrités, y compris Uma Thurman, Sharon Stone, Winona Ryder, Salma Hayek, Catherine Deneuve, Bob Geldof, Takashi Murakami, Yun-Fat Chow, Tomoaki Nagao (Nigo), Diane Kruger, Ludivine Sagnier, Emmanuelle Seigner, Rossy de Palma, Ryoko Yonekura, Guillaume Canet, Eva Green, Gillian Anderson, Samantha Morton, Jade Jagger, Nadja Auermann et Eva Herzigova.

Et ceci : les invités se sont ensuite rendus à une réception au Petit Palais, un des joyaux du paysage parisien, qui vient juste de rouvrir ses portes après une rénovation et que Louis Vuitton s'est accaparé, l'espace d'une soirée.
Une vidéo de Tim White-Sobieski a montré des extraits de son œuvre pour le magasin des Champs-Élysées.

Parmi les autres points forts, Vanessa Beecroft a donné un concert live, tandis que Dita Von Teese et Pharell Williams ont réalisé des performances exclusives. Les invités ont pu aussi danser toute la nuit aux rythmes concoctés par les DJ vedettes Mark Ronson, Asia Argento, Jonathan Wooster et Richard Battye.

Qui est contemporain parmi toute cette clique « d'artistes » ?

Nous n'avons même plus envie de mépriser.

C'est pas fini...

... d'enfoncer les portes ouvertes ! L'art n'a jamais cessé d'être le reflet de nos sociétés.

Qu'est ce que vous croyez ?

Que les artistes vivent dans un monde à part ?

Ils ne peuvent pas être autre chose que le produit des sociétés qui les ont vu naître !

Un exemple concret : dans une société dégénérante et surmercantile qui s'est perdue dans ses futiles convictions, à quoi ressemble l'art ?

Bah... À un art dégénérant et surmercantile qui se noie...

Mais toujours dans l'espoir, c'est son unique et non moins importante différence !

Mon premier jeu vidéo et ma première visite au musée Picasso m'ont procuré des émotions.

Où est la frontière, au XXIème siècle, entre ces deux mondes complètement différents ?

Le jeu vidéo va-t-il devenir une œuvre d'art majeure de notre siècle ?

Le conditionnement cognitif du jeu vidéo me paraît très loin du concept d'œuvre d'art si tant est que l'art réponde encore à une forme de liberté de la pensée... Quand mon garçon de 14 ans, soumis aux phénomènes d'addiction, me demande de vendre sa Game Cube, j'ai encore espoir...

Je dirai que pendant de nombreuses années, j'ai été une fana de l'avant-garde...

Et c'était très bien.

Mais un jour, vers la fin des années 80, j'ai vraiment tout foutu à la poubelle comparant les artistes minimalistes à des enfants jouant avec des cubes.

Cela m'a permis de me retrouver moi-même, et de trouver un chemin très personnel dans le monde de l'art.

Un chemin par-delà les religions et les philosophies.

Un chemin où tout est légitimé par la vie intérieure sous la pression du monde extérieur.

Pour moi, la notion d'art telle qu'on l'entend aujourd'hui, est peut-être dépassée. L'art ne se consomme plus de la même façon qu'au siècle dernier...

L'art est pourtant présent partout autour de nous, le motif du T-shirt que l'on porte, le décor sur le papier peint, ou encore les affiches dans la rue, etc. Tout cela est bien de la création contemporaine, non ?

Le problème est que la société contemporaine n'a peut-être tout simplement plus besoin d'un « art » dans sa vision finalement vieillotte et héritée des siècles passés. L'artiste aujourd'hui doit se recycler.

C'est une façon d'aller jusqu'au bout de l'œuvre de Duchamp, Fluxus et autres...

Je pourrais d'ailleurs faire le parallèle entre la place de l'infographiste, styliste, designer, etc., avec celle d'un peintre, sculpteur, de la Renaissance ou des siècles passés.

Certes, la chose produite a changé car les goûts sont évidemment différents, mais tant dans la forme que dans le fond, ces deux situations sont très proches.

C'est évident...

Bref, l'art a tout simplement muté.

Lorsque vous rentrez dans un magasin, vous avez faim par exemple, vous allez vous acheter une orange, ou un kilo pour la famille (même les oranges sont passées à 5 euros), bon, les choses vous paraissent évidentes.

Vous rentrez dans un musée, vous allez payer quelques euros, vous allez voir les toiles, et vous allez repartir.

Vous l'avez mangée, la toile - le plaisir esthétique, dit-on. Super !!

L'artiste, s'il a la chance d'être exposé dans un musée, en tant que tel, ne vous réclame pas une somme correspondant à votre plaisir, non, il est modeste.

Pourtant, cela fait 20 ans qu'il travaille, il a fait des études supérieures, ou pas d'ailleurs, un professionnel, un vrai, qui a peut-être passé deux jours ou deux mois à faire une toile.

Alors l'œuvre, elle vaut cher, 1000, 2000, 100 000 euros.

Vous, vous pouvez en profiter pour presque rien, et c'est pareil pour toutes les œuvres, musicales, filmiques, etc. C'est « un vent qui vous pousse », que vous y soyez réceptif ou pas, conscient ou pas.

L'artiste, s'il ne vend pas ses œuvres, demain, il ne pourra pas acheter des

oranges.

Avant de répondre à Enk, je voudrais dire que c'est assez marrant comme finalement le seul problème vient du fait que l'on n'arrive pas à comprendre l'humain tout simplement.

Une société animale campe son existence sur des principes instinctifs essentiels à sa survie.

Ainsi l'animal se nourrit, la meute se protège, il se reproduit, et ne fait pas d'art parce que son instinct n'intègre pas l'art comme principe essentiel de subsistance.

Or, dès que l'animal a été doué d'intelligence, qu'il est donc devenu homme, et s'est éveillé à de nouveaux principes de satisfaction, l'art est apparu.

L'ART, préhistorique, mésopotamien, égyptien, chinois, carolingien, celte, romain, russe, indien, africain, océanien...

Aux quatre points cardinaux, les hommes se sont mis à créer, des hommes ont mis leurs talents aux mains des sociétés pour amener à satisfaire un besoin qui était né du plus profond des temps et qui est peu à peu devenu vital.

À travers les siècles, sur les cinq continents, les civilisations se sont succédées, les croyances ont évolué, la technologie et les systèmes ont muté en des systèmes de plus en plus complexes, et l'art a suivi ces changements, souvent dans le sens du régent ou du gouvernement dirigeant.

Seulement voilà, il n'est plus question désormais de ces sociétés de caractère.

Nous avons choisi un régime, la démocratie.

Un régime bien cruel en définitive, un régime qui ne remplace pas les œuvres des anciens, un régime qui protège les intérêts collectifs, mais qui reste très à l'écoute des intérêts individuels...

Bref, un régime absolument caduc, voire invivable pour des artistes, pas pour tous les artistes, pour les artistes de la singularité, non les businessmen (Enk la réponse commence).

L'art est incontestablement vital, malgré tout, une société qui ne développerait aucune pratique artistique pourrait exister, elle serait simplement vouée à dépendre des autres sociétés, ou à mourir.

Or, que doit, que peut apporter l'art dans un régime démocratique ? Tous les goûts peuvent s'exprimer, et sont essentiels. La satisfaction se diversifie au fur et à mesure de l'évolution, plus le temps passe, plus les esprits se divisent, en ont le droit, s'échauffent, se perdent, votent pour Le Pen, c'est l'esprit démocratique.

Alors quoi, continuer à soutenir, de plus en plus, passer radicalement du côté de l'art, pour que tous puissent s'exprimer derrière une toile, créer son groupuscule d'adeptes, comme naissent les sectes...

Ouah !
Le pied, le pied !
Je suis content d'être un anar !!

Sincèrement, Enk, je n'ai rien compris à ton discours, je vais être radical, je crois que ne doit survivre que ce qui est important, ce qui tend à une pérennité. C'est dur, hein !

Bah, allez, c'est ce que tout le monde sait, c'est tout. Des variables peuvent être appliquées, finalement on va quand même garder le Louvre, c'est le symbole de nos horreurs et cruautés passées... C'est le symbole de l'art éléphantique, des toiles de maîtres, de nos pillages artistiques, mais tout le monde n'est pas fait pour être un artiste, toutes les institutions qui sont si jeunes dans l'histoire de la France ne sont pas faites pour vivre 107 ans.

Tout ce que nous faisons sur terre, c'est de l'expérimentation de vie, alors bousculer les choses en passant par une phase de libéralisme culturel, histoire de voir ceux qui tombent et ceux qui restent, ce ne peut être qu'une bonne chose.

Comme on purge un bébé, on purge une société, vidons un peu cette panse bien trop pleine de doutes, de tiraillements, au fond, elle fout mal au ventre cette société.

Toujours le vieux couplet de l'artiste divinement inspiré, d'un être quasi surnaturel !

Comme s'il n'y avait pas des artisans passionnés par leur métier et prêts à y consacrer beaucoup de temps tout en y incluant beaucoup de créativité.

Pourtant, l'art ce n'est pas si compliqué, je le sais d'expérience, tous les enfants le sont naturellement, il suffit d'avoir retrouvé cet élan créateur primordial et d'y appliquer la constance, le travail et la raison propre à l'âge adulte pour devenir un « artiste ».

Comme tu as raison Nad.

Le problème avec les artistes d'aujourd'hui c'est qu'ils refusent « la maîtrise » du médium utilisé (sans parler ici d'académisme on est bien d'accord). Mais qu'ils continuent de croire à une sorte de primauté de l'artiste sur les domaines de la création.

La vérité est bien que l'artiste a perdu ce statut en même temps que sa maîtrise sur la matérialisation de la chose artistique.

Et bien je dois dire pour te répondre, qu'il me semble déjà que d'une part, le beau est un terme beaucoup trop galvaudé aujourd'hui.
Que veut dire le beau déjà, que considérons nous comme beau ?
Ce qui n'est pas « beau » de prime abord ne serait pas de l'art ?
Pour ma part, je ne le pense pas et avec de telles vues on ne serait jamais sorti de l'art ancien.
Pour moi, la création contemporaine est une création tourmentée car notre époque est profondément et fondamentalement tourmentée, doutant d'elle-même, etc.
Pour moi, faire un art traditionnel joli, beau, équilibré de nos jours n'a aucun sens car notre époque est dans ses fondements mêmes précisément l'inverse.

La photographie est une catastrophe chimique (Thom). Rayonnements, flux de photons en interactions avec surface photosensible.
Qu'est-ce qui génère l'impact d'un tirage ?
Sa transcendance, le miracle de capter un regard qui rend plus pertinent mon rapport à l'univers.
Ceci est valable pour tous les médias.
Quant au statut de l'artiste et aux critères actuels du marché, c'est l'apanage d'une élite intellectuelle et sociale qui propulse ses poulains.
Cela ne menace en rien la survie et l'œuvre des maîtres actuels dont certains destinent leur production à être mise à l'index au profit de faussaires qui meu- blent les cimaises interdites.

Je suis Schlag !
Je suis le fils des mères inquiètes,
Je suis pieds nus devant vos sarcasmes que la terre avale par ses crevasses,
Je sais le rythme de vos souffrances et le temps des sécheresses.

Je suis venu peindre le désert avec des feuilles mortes répandues en silence par des hélicoptères.

Je suis venu secouer la mer avec des fils de soie tendus au ras des flots par des pêcheurs de sel.

Je suis venu raccourcir le temps avec des instants fous enfantés dans la nuit sous une clarté noire.

Je suis venu sauver la mémoire avec des mots gardés dans des grottes secrètes par des ancêtres libres.

Je suis venu pour savourer la chair du soleil.

Je suis là pour brûler la lumière.

Rien ne peut mourir, mais tout peut disparaître.
La vie est un détail.

Je veux peindre le vent stellaire des tribus, et retrouver le monde frère.
Je veux partager ma douleur avec le ciel, la paix avec les miens et redonner la joie aux couleurs qui me l'ont confiée.

Je veux peindre les incertitudes et le doute, ce qui anime l'ambigu du désir, l'hésitation affairée, la fragilité de l'apparence.
Je veux peindre les révoltes, les refuges de l'innocence, les mémoires perdues, les batailles à venir, tout ce qui s'égaré et libère la pensée, la solitude au milieu de la foule.
L'esclave délivré.

Je veux qu'aucun cri ne reste silence.

Je veux déranger les insomnies pour parfumer les blessures.
Je veux que l'on cesse de tuer les poètes, de creuser la terre à la recherche des énergies futiles, que l'on invente un Dieu pour chaque jour.
Et une résistante romantique que l'on saurait aimer.
Je veux peindre le désir, l'amertume, la connaissance, la mesure du temps.
L'oubli pour ne pas oublier, la montagne pour survivre le désert, l'océan pour savoir d'où je viens.

Je veux peindre la pensée des anges et le sein du silence.
Je veux peindre une rivière sans berges et un torrent sans lit,

Je veux peindre la parole qui transgresse toutes les frontières, la cadence de la vérité et la violence soumise, le bord d'une route, un enfant qui traverse.

Je veux peindre le feu qui réchauffe les tribus et la froidure du vent.

Je veux peindre la mémoire retrouvée, le cri du ciel qui féconde les paradis.
L'obscurité de l'art et la version magique du chant des guerriers du soleil.

Je veux peindre le souvenir de Carthage, de Kahina, l'olivier de Jugurtha pour interroger l'histoire.

Je veux peindre a capella la fugue en ré mineur de Bach, le rêve d'amour de Liszt, et la sonate au clair de lune sur la voix de Markunda.

Je veux peindre Roméo et Juliette, Tristan et Iseult, Porgy and Bess, parce qu'aucun amour ne saurait être oublié.

Je veux que mes couleurs parlent de l'indicible, qu'elles expriment l'inexprimable.

Je veux qu'elles soient Poème juste dont le noyau déchire l'écorce.

Je veux peindre les mains des voleurs de beauté, le squelette du mal et les lichens d'Assekrem.

Je veux peindre la révolte pour donner du pain au sourire des libertés.

Je veux peindre le contre-courant et l'aigle suspendu au ciel.

Je veux peindre le nu de la tristesse et dévoiler les femmes habillées de dé-

trousse.

Je veux parler toutes les langues pour expliquer l'existence aux poupées de roseau.

Je veux peindre sans frontières, marcher sur l'eau et naviguer sur la mémoire.

Je suis Schlag !

Je veux peindre ce qui n'existe pas et qui ne ressemble plus à rien.

Je veux peindre l'invisible.

Advenir vivant.

M'enfin il est vrai que la hiérarchie des arts dit « nobles » et des arts « appliqués » a été revue. Aujourd'hui toute forme de création ayant un minimum de concept est de l'art.

La différence essentielle est que tous les arts dits nobles tiennent aujourd'hui de moins en moins de place dans la société, en faveur d'un essor des arts dits appliqués dont la société a besoin.

Pour moi, Michel-Ange aujourd'hui aurait été graphiste ou créateur de mode, ou designer... mais pas artiste.

À chacun son pouvoir.

Il est de fait assez révoltant de voir ces grandes photos, reportage de guerre agrandies et mises au rang d'œuvre d'art.

Sans doute ces photographes s'ennuient-ils en guerre, ils n'ont alors d'autres ressources que de « prendre » du temps à faire des œuvres d'art. Leur cerveau devrait avoir d'autres préoccupations, à moins que cela soit celle de faire vomir tous les visiteurs de musées.

Ils font des œuvres qui rentrent dans le cadre de ce qu'on peut considérer comme de la photographie, de la technique de l'art, ils choisissent d'élire le monumental.

La mise en scène de la guerre. De là à croire que tel un sorcier contemporain, il va conduire le soldat là où l'attend la belle « mort », il n'y a qu'un pas à franchir, que je ne franchirais pas. Mais je me suis toujours demandée, comment Adolphe Hitler avait engendré une telle paranoïa collective. On vit dans un drôle de monde.

Moi un jour, j'ai fait une superbe photo. C'était comme si j'avais été une magicienne. J'ai mis un petit christ en métal dans une petite voiture, un jouet d'enfant. Et je me disais, puisque je ne peux m'insurger contre ces polluantes voitures, puisque je n'ai aucun pouvoir : « Il » n'a qu'à s'en occuper. Je spécifie que je ne suis pas catholique. J'ai pris la photo. Le lendemain, il s'en était occupé. À quelques rues de chez moi, il y avait une grosse peluche verte, fichée dans une 2-chevaux comme le christ en métal l'était dans sa dinkytoys. J'ai pris la photo, et je me suis dit : tout doux avec les voitures... Depuis mon intuition me conduit vers toutes les informations concernant les voiture vertes. Hier, j'ai appris que VW, faisait des voitures à alcool au Brésil.

d'aujourd'hui, en s'appropriant des thèmes, des sujets hors normes, en donnant une dimension autre que celle, étriquée, que l'on nous propose, mais les institutions sont-elles prêtes à accepter cela ? À mon avis non !

Sans doute d'autres institutions plus représentatives de ce qui se fait aujourd'hui devraient ouvrir leurs portes, ou alors que ces institutions arrêtent de montrer le passé pour donner la place au présent sous toutes ses formes et arrêtent de suivre la mode.

On voit de la photographie, on voit des installations, on voit du conceptuel, on voit beaucoup, mais ce qui se fait réellement et qui s'entasse chez le commun des mortels qui n'a pas envie de payer pour partager avec le public, qui ne veut pas louer un espace pour marchander ses créations, qu'en est-il pour celui-là, pour ceux-là, pour nous, pour le reste de l'humanité qui ne rentre pas dans ce système, dans les étiquettes ou autre tiroir ?

Qui dit art en peinture ou art plastique dit art individuel encore aujourd'hui. Pour que l'art plastique devienne art collectif, il faudra définir la grammaire des arts plastiques, comme il existe le solfège en musique, ou comme il exista des règles communes dans l'art africain quand les danses se mêlaient aux chants, et que tous avaient appris ces règles. Cette nouvelle grammaire des arts pourrait voir le jour, si l'art d'aujourd'hui se penchait un peu, sur l'art de Picasso. Comme ce n'est pas le cas, je suis très pessimiste pour les années à venir.

Oui, c'est à nous de faire évoluer les institutions en donnant notre vision de l'art

Ma définition du réel c'est :

« La réalité se situe entre le moment où on inspire l'air et celui dont on expire ce qu'on a inspiré ».

S'affranchir à présent du goût du plus grand nombre... DANS LE MONDE DE L'ART ?

Donc c'est s'affranchir des critiques d'art, des Frac, Drac, des faux-experts et du Palais de Tokyo et des jeunes opportunistes malins !

Beauxzaristes-high-tech-cyber-minimal-Apocalyptico-néo-trash ! Conceptuelo-installationistes !

S'affranchir de tout cela c'est refaire de la peinture PEINTURE ! En solitaire... profond, se cacher à la campagne, peindre, cracher du sang, peindre. Sans jamais aucune expo, sans aucune tune, se cacher et maigrir. Peindre, peindre ; trouver, trouver ; contempler et voir le résultat magnifiquement, dramatiquement, vrai ! Profond ! Et surtout rire. Rire de moi ! Comme un FOU !!! Très fort ! Parce que je sais que : JE SUIS UN DES PLUS GRANDS PEINTRES DU XXIème SIÈCLE !

Mais du goût du plus grand nombre des manipulateurs critiques experts du monde de l'art, la peinture est morte !

Alors, si toi vouloir t'affranchir, quitte Paris et bienvenue au club !!! Ici, c'est pas le Palais de Tokyo !

Alors petit bourgeois branché toi venir ?

Avec moi ?

POUR que toi enfin t'affranchir à présent du goût du plus grand nombre... ?

Il est toujours plus difficile, et peut-être impossible, de trouver des œuvres qui représentent la réalité dans une forme claire et univoque.

Œuvres artistiques qui donnent substance esthétique au monde qui nous environne, pour décrire l'univers.

La tradition n'est plus capable de mener à bonne fin les valeurs presque détachées de leur contexte logique et historique, tout est nouveau, indépendant ou tellement enchaîné (con l'accento circonflesso sulla i) et on ne peut plus dévider l'écheveau des origines.

Aujourd'hui n'existent plus de vérités totales, ou elles sont inaccessibles, donc il ne peut pas exister d'œuvre absolue.

Aujourd'hui il n'existe pas de forme unique, mais plusieurs parties.

La totalité vient au monde après une segmentation.

Peut-être que les parties individuelles sont les plus significatives de la totalité.

Chaque nouvelle création est une forme qui nécessite d'absorber et grandir, instable, réflexive, qui veut être cette œuvre qui dans sa présence sur le Web est à même d'exprimer au mieux une modernité qui sera toujours plus incompréhensible et indéfinissable.

« Le monde n'est pas exprimable, il peut seulement être vécu ».

Un piège se doit d'être séduisant.

Oui, un piège se doit d'être séduisant, car sinon, il ne piègerait rien. Cela veut-il dire que toute séduction est un piège ? Je ne le pense pas.

Un piège se doit d'être séduisant.

Oui, un piège se doit d'être séduisant, car sinon, il ne piègerait rien. Cela veut-il dire que toute séduction est un piège ? Je ne le pense pas.

Une séduction peut se donner, sans forcément tendre un piège. Le don est à prendre et la prise appartient à celui qui prend, pas à la séduction qui s'offre et s'abandonne à qui veut bien avoir prise dessus.

Ainsi, nombre d'œuvres d'art, sont de grossiers pièges, car leur séduction est justement un piège. Leur séduction tient aux ficelles d'une mécanique de captation. On est là dans la fabrication d'une attraction mirobolante dont le pouvoir s'arrête à la prise au piège.

De mon point de vue, les œuvres les plus fortes sont celles qui justement font l'économie de la force. Celles qui s'abandonnent, sans chercher la captation. Celles qui sont libres du regard captivé et captif, celles qui n'ont rien à voir avec la monstration, trop souvent démonstrative.

Elles s'accumulent sans produire de relation vivante au monde.

Oui, les œuvres d'art qui trouvent finalité (c'est dans l'ordre de notre culture, c'est ainsi qu'on les apprécie) dans le lieu qui leur est consacré ne produisent pas de relation vivante au monde. C'est une exposition, une position décalée d'avec la vie et les actes qui la constituent.

Traces quelques fois d'un rituel (recherché avec fébrilité en art contemporain), celles-ci n'ont rien produit de culturel. Le seul acte culturel aura été de payer son ticket d'entrée, de se rincer l'œil et de repartir, sans avoir trempé dans le bain de la culture vivante. Aucun rituel à part celui-ci qui passe par la monnaie (le seul échange véritablement) et le passage dans le lieu qui impose le respect, la mise en respect. Le reste est accessoire. Comme un bijou est également appelé un accessoire. Mais ce n'est pas avec des bijoux qu'on fait une famille...

Aussi, l'art de notre époque (et nous en savourons secrètement la douleur) est le signe de notre incapacité à faire acte d'art en dehors de sa permission fondamentale. Incapacité que nous avons à inscrire l'art d'avec le commun, le quotidien, etc. Au contraire de nombreuses autres activités et qui ne sont pas artistiques : la culture dite de masse, le marketing, la



mode, les jeux vidéos, la TV et maintenant l'Internet.
Bien que dans ces activités, le rituel soit toujours assujéti au pouvoir de l'argent. (mis à part le Net, mais ça va venir...)

Notre plaie c'est celle-ci : nous sommes dans une culture qui a mal compris le sacrifice et le sacré qui va avec. Elle a cru pouvoir en faire l'économie, sur le mode de sa suppression, alors qu'il fallait envisager le sacrifice et le sacré qui l'accompagne avec économie.

S'appliquer à l'économie même du sacré et ainsi, créer un art véritablement vivant, car en phase avec ceux qui en sont les pratiquants.

Pour le dire grossièrement (et donc assez injustement quand même...) : tout notre art ne vaut pas une messe.

La perspective situationniste de « réalisation de l'art dans la vie quotidienne » passe par la négation de toute médiation, de toute figuration.

Oui. Une vraie danseuse... ;-)
(on en est un peu revenu de la réalisation de l'art dans la vie, mais quand même, ça taraude toujours...)

Voilà un extrait d'un texte que j'ai écrit à propos d'un projet qui a eu lieu dimanche dernier dans l'exposition « jour de fête ». Le projet s'appelait « miroir que nous casserons ». A l'initiative de deux amis artistes qui avaient une semaine auparavant distribué un tract où ils donnaient rendez-vous pour assister à la casse de l'œuvre de Philippe Ramette (un gond en miroir et qui s'appelle « miroir qu'on casse ») :

« Au miroir de ce qui se passe, passe et trace, je livrerai quelques réflexions suite à cette après-midi de dimanche.

Le soleil était éclatant. Quelques éclats devaient joncher le sol, résultat d'un miroir qu'on casse (à loisir).

Alors, le miroir est resté en l'état, la promesse d'un tract, prise par le trac, chue. Où est le tact ?

Alors, la nuit fut américaine, un bleu de méthylène sur fond de scène éclairée, la maryline resta dans sa marie-louise.

On se casse. Cassée la voix, la parole non tenue fut renvoyée dans ses cordes : ténue et tue. On se casse. Le miroir a eu raison du voir. C'était pourtant bien vu, le regard porté sur cette oeuvre qui ment au pied de la lettre. Ironie crasse de l'artiste pince sans

rire, artiste pisse-froid. Comme cette croix qui porte un cyclomoteur. Judas ! Voyeur coincé de l'œil ! Noyeur de poisson dans l'eau ! Avorton frontal ! Trou du cul abyssal ! Noyau de pêche-abricot !

On se casse. On se retrouve face au miroir, et nous restons cassés, interdits. Le lieu consacré à l'art fait le sacrifice. C'est nous qui sommes sacrifiés, la culture est l'instrument de notre réification. Les œuvres, des objets de pacotille pour éliminer tout rituel culturel. Reste l'imposante impossibilité de vivre hors de l'emprise de cet œil qui renvoie le regard comme un rot. Notre art serait-il l'omniprésence de notre échec à pratiquer le quotidien avec certain art ? Notre art, reconnu comme tel, serait-il la retombée pathétique de nos désirs renvoyés ? Nous contemplons cela comme l'esclave, soumis au maître, ne peut que constater sa position. Plus aucun accompagnement ne guide celui qui veut approcher cette vie avec art.

Le rituel est à la poubelle et on fait le tri pour mieux recycler. L'art est un produit dérivé de l'objet de l'art.

L'objet de l'art demandait à casser le miroir. Bêtement. Comme un idiot inculte. Il fallait être bête et un peu méchant pour le faire. Personnellement, il m'aurait fallu beaucoup d'effort et de temps pour m'appliquer à ce transport spirituel. Force m'est de constater que, dans le temps de l'exposition, je n'aurais pas été prêt. Ma réflexion, déjà soumise au miroir, me dit que prendre les choses au pied de la lettre, c'est se soumettre à l'ordre du discours que je suis censé discuter justement... Pas assez idiot, ni fou pour m'inscrire dans la graphie du texte. « Miroir que nous casserons » traçait jusqu'à effacer l'œuvre, comme on peut traverser le papier à force d'écrire et réécrire le même mot. Et c'est un mot d'ordre !

Sans doute avons nous besoin d'ordre, mais aussi de ce qui lui échappe. Alors, chers Laurent et Rudolf, vous aurez échappé belle à la vérité mortelle. Et tant mieux si vous n'avez pas mis à exécution cette nuit fracassante au sein de ce « jour de fête ». Tellement d'autres le font tous les jours, dans des contextes mille fois plus favorables. Car c'est la guerre. Sans aucun art. L'art de la guerre étant justement de lui échapper. Ainsi vous aurez été, ce dimanche après-midi lumineux, à la hauteur d'un art potentiel. Vous aurez eu l'art de l'art. Inscrire un geste, sans retombée.

Mais...

La prochaine fois, la disparition de l'œuvre qui prête le flanc au

ped de la lettre, sera totale. Elle n'aura même plus de tract pour rappeler sa bassesse, plus de regard pour être fasciné par sa nullité. La prochaine fois, nous irons nous promener sous le soleil éclatant sans penser à un autre art que celui que nous exercerons mine de rien.

Mais, parce qu'on n'échappe ni à la guerre, ni à l'art, nous aurons toujours l'envie fatale d'inscrire un trait têtu nommé « art ». Alors, cet exercice ne renverra à aucun miroir, à aucune casse : il sera de guerre lasse, présent, offert et amoureux ».

Car la réalité ne demande qu'à se soumettre aux hypothèses, elle les vérifie toutes, c'est là d'ailleurs sa ruse et sa vengeance.
(en fait c'est Baudrillard qui écrit ça.)

Et nous croyons parler alors que nous sommes parlés. Nous croyons jouer alors que nous sommes joués.

La démission non plus n'est pas de mise, car elle n'échappe pas à l'emprise, mais l'étreint.

Alors, où est la liberté ?

L'art, peut-être ?...

Ah ah ah !

Quel art ?

(au creux de l'oreille j'entends dire : l'innommable, l'irreprésentable, celui de la vue imprenable)

Habiter l'art... autant dire que le sous-titre de l'expo ne pouvait être plus évoca-

teur. Mais je me demandais comment on pouvait habiter l'art ? Je savais bien qu'on pouvait en être habité mais...

Et comment peut-on vivre l'art au quotidien, l'art est-il art s'il est vécu au quotidien, s'il perd son exception, sa rareté ?

Son aura n'est-elle pas annulée par trop de regards habitués, oserais-je dire blasés ?

Mais l'exposition présentée à l'espace de l'art concret ne porte pas que sur l'art. Il y est aussi question de design ce qui justifie l'emploi des termes « habiter » et « quotidien » .

Le principe est simple : Ruggero Tropeano, commissaire et scénographe a puisé des œuvres d'art dans la collection d'art concret de Sybil Albers et Gottfried Honegger (à l'initiative de la création de l'espace de l'art concret) et les a ensuite intégrées au côté de pièces de design mobilier provenant de différents fonds aux pièces à vivre reconstituées.

Ainsi, on retrouve des sérigraphies d'Agnès Martin dans la cuisine non loin d'une highchair de Droog Design.

On pourrait penser que l'œuvre d'art est ainsi désacralisée car elle ne bénéficie plus de la distance qui lui est offerte dans nos musées ou galeries. Elle est contextualisée, accrochée sur le mur blanc du séjour, comme si elle ne pouvait plus s'étendre à l'infini.

Elle a terminé son chemin, le clou est planté, c'est ici qu'elle atterrit. L'œuvre n'est plus ce monde de possibilités.

Et pourtant ce serait se méprendre sur la pensée de Honegger et Albers qui ont largement contribué à théoriser l'art concret.

L'œuvre ne prétend pas tant à sa propre sacralisation en art concret. L'art concret s'énonce comme une philosophie sinon une utopie dont l'unique œuvre n'est pas l'aboutissement.

À ce titre, l'art concret revendique ne pas apposer de hiérarchie entre les beaux-arts et les arts appliqués.

L'art concret aspire à être un art total.

Et c'est pourquoi on ne doit pas non plus considérer les pièces de design mobilier présentées comme des possibles œuvres d'art.

La présence conjointe d'œuvres d'art et de pièces de design n'élève ni le design au rang d'art et ne rabaisse pas l'art à une pâle fonction de décoration.

Fort bien, fort bien.

Alors, allons-y, habitons l'art...

Mais faites attention tout de même. Non, pas de photo avec flash, non, et puis, vous êtes dans un espace d'exposition, donc, ne vous asseyez pas, non, même sur les tabourets Starck pour regarder la sélection de vidéos de la section ap-

pelée « communication » (Buster Keaton, Jacques Tati, Roger Vadim...) , non, vous voyez, c'est mieux si vous ne touchez rien. Gloups.

Alors je me retrouve finalement à déambuler entre les pièces : la cuisine, le séjour, la chambre à coucher, la salle de bains, mais aussi le commerce, la communication, le travail, l'éducation, les loisirs et le temps libre.

Avec mon petit fascicule à la main pour voir à quoi correspondent les numéros. C'est un exercice un peu fatiguant mais qui est au service de la scénographie : absence de cartels.

Et pourtant, je me sens bien loin de la réalité.

Qui peut bien penser que quelqu'un s'est assis sur ce fauteuil, a mangé sur cette table ?

L'atmosphère est vide et le visiteur se sent tel un fantôme.

Tout est figé, il n'y a donc pas de place pour l'anecdotique du quotidien.

Je n'ai pas le sentiment de vivre l'expérience à laquelle je m'étais préparée.

Je suis restée sur ma faim, le parti pris de l'exposition est tellement prometteur mais souffre des dures lois d'exposition dont il n'a pas pu/su faire fi.

Mais je me dis que c'est possible après tout.

La galerie Antonia Jannone l'a fait lors du dernier salon du design à Milan en invitant le visiteur à pénétrer dans un appartement momentanément déserté par un supposé propriétaire.

L'appartement était présenté tel quel avec des miettes renversées sur le mobilier design, des vêtements étalés sur les fauteuils...

Quelle expérience !

Viviane

Au cas où personne ne le saurait

Le Turner Prize de 1999 avait été attribué à Tracey Emin (London 1963), pour « My bed », son « propre lit, maculé d'urine, couvert de capotes usagées, de tests de grossesse, de sous-vêtements sales et de bouteilles de vodka, lit où

elle aurait passé une semaine dans un état de dépression consécutif à une rupture ».

Je me battraï avec tous les moyens de diffusion et de pression sur les pouvoirs publics dont je dispose pour que ces fumistes dangereux qui polluent les musées, empochent la monnaie et prennent la place de véritables artistes - je suis même disposée à admettre qu'il en existe dans l'univers de la création conceptuelle - soient remis à leur juste place celle de provocateurs malsains.

Je crée ce jour une association de lutte contre la connerie et le cynisme érigés en dogme dans l'art conceptuel.

Cette association se battra pour qu'un enseignement artistique digne de ce nom soit dispensé dans les écoles, collèges et lycées afin que les générations futures ne gobent pas sans broncher les épaves minables qui leur sont tendues avec un profond mépris en guise de support à leur réflexion ou leur émotion.

Je me suis battue quinze ans pour faire admettre la présence d'accompagnants des mourants en institutions ou en hôpitaux et aboutir à la rédaction de la loi sur le testament de fin de vie dont j'ai rédigé une partie de l'avant-projet.

Je me battraï le temps qu'il faudra pour que l'on cesse de prendre les acteurs de l'art que nous sommes pour des cons.

Depuis des années dans notre pays comme ailleurs, des artistes de talent crèvent de faim pendant que des cyniques au bras long exposent par exemple au centre d'art contemporain de Bordeaux des morceaux de viande qu'ils laissent pourrir plusieurs jours.

Prix de l'entrée : 20 euros de l'époque.

Indication de la thématique sur la brochure : l'écorché dans l'art contemporain. Autant dire que les organisateurs n'ont même pas eu le courage d'annoncer la couleur et l'odeur de l'exposition.

Tentative d'abêtissement généralisé.

Qu'il convient de combattre.

Merlin

Oui !

L'adage populaire dit : « Comme on fait son lit on se couche... »

Ici c'est « Comme je me couche je fais de l'art ; je suis un gros glandeur fumiste (GGF) et je l'affirme haut et fort. »

En outre, comme beaucoup (suffisamment en tout cas) de branleurs qui pratiquent couramment la branlette intellectuelle sont prêts à admirer et à acheter les déchets culturels que je produis, l'avenir m'est grand ouvert pour un succès

commercial sans limite et les prix des billets d'entrée des musées d'art conceptuel ne vont pas tarder à augmenter.

Déjà sous la plume de Molière, les femmes savantes avaient réussi à faire leur petite percée...

À quand l'exposition d'un élément des « commodités de la conversation » relooké avec des trous, du rembourrage qui sort de partout et des ressorts à boudin qui s'en extraient, assorti de tapettes à souris, d'un de ces ravissants petits rongeurs blancs qui nargue les visiteurs au sommet du dossier alors que les crottes de l'animal maculent abondamment les dossiers du fauteuil exposé à la curiosité des gogos...

C'est pas de l'art conceptuel ça ?

Mais Coluche dans « L'aile ou la cuisse » ne faisait-il pas de l'art conceptuel comme M. Jourdain faisait de la poésie ?

Finalement, il avait raison « Mon cul, c'est du poulet, t'en veux pas une aile ? »

Je crois que je vais me reconverter ; lard conceptuel ça me botte vachement ! Cochon qui s'en dédit...

Viviane

Moi aussi, je vais me reconverter.

Mais pas en créatrice conceptuelle car je reste persuadée que dans ce domaine-là de la création, il y a comme partout des gens qui ont des trucs à dire mais dont le discours possible est étouffé par ceux qui ont le bras suffisamment long (ou suffisamment de culot au choix) pour faire valoir leur ambition auprès d'une bourgeoisie décadente détentrice des rênes du pouvoir et de l'argent et donc être exposés, recevoir des prix, etc. Ce sont ces cyniques-là qu'il convient de dénoncer.

Il ne faut pas négliger non plus cette espèce de tétanisation des pouvoirs qui sont - d'une part très prompts à encenser n'importe quoi pour se faire bien voir de ce qu'ils perçoivent comme tellement subversif qu'en l'arrosant de subventions ou de prix ils tentent de le juguler.

D'où les aberrantes expos du centre d'art contemporain de Bordeaux (pour exemple, mais il se passe la même chose dans les sous-préfectures, avec des manifestations dites culturelles qui sont des bides monumentaux renfloués à coups de subventions faramineuses), qui attirent une petite élite friquée et pédante, mais certainement pas l'amateur lambda.

Qui d'autre part sont complètement oublieux de recenser avec rigueur et équité les créatifs en tous domaines afin de promouvoir des gens qui en vaudraient

vraiment la peine mais ne savent pas se mettre sur le devant de la scène, tant il est vrai qu'aujourd'hui, l'art est devenu un produit et que celui qui survit n'est pas forcément celui qui a du génie mais celui qui sait se vendre.

Je vais reprendre mon bâton de combattante et interpeller les pouvoirs publics locaux et au-delà, via l'association Mnemê (c'est ainsi qu'elle se nomme provisoirement) afin que l'on ouvre des postes d'enseignement artistique dans nos collèges et lycées, afin que l'on soit un peu plus rigoureux dans l'attribution des bourses et autres subventions, afin surtout que l'on cultive chez nos jeunes le sens critique et le sens du beau.

Nicole

J'adhère... moi... en art j'avoue ma large inculture : je n'ai pas dépassé le Quattrocento et ça ne me gêne pas au contraire... et... et dans l'art plus récent Van Gogh, et Cézanne...

Mais l'art conceptuel je trouve effectivement que c'est une vaste fumisterie...

Parole de béotienne... (rires)

Viviane

Sois heureuse, Nicole, d'avouer une telle inculture car bientôt, on n'osera plus l'avouer et peut-être même que on ne saura plus qui était Cézanne.

Quant au Quattrocento...

Moi non plus cela ne me dérange pas d'avouer cette inculture-là.

Suis ce lien, tu verras avec quels déchets cette « artiste » très appréciée partout a fait entre 1999 et 2000 UN MILLION d'euros de recette sur vente de papiers buvards gribouillés, carnets polycopiés contenant le nom de tous les mecs et femmes qui avaient couché avec elle, etc.

Merci de ce partage, il me fait chaud au cœur et me donne envie de me bagarrer.

NICOLE

Je rajouterai encore ma petite fraise tagada... en évoquant le scandale de la programmation l'été dernier en Avignon... urine sang et sperme... du théâtre
????

Tout ceci est le symptôme d'une immense souffrance de notre société de consommation.
Et le résultat aussi d'une philosophie post soixante huitarde du tout est permis.

Viviane

J'en avais entendu parler.
Et cela avait donné lieu à des extases des critiques théâtraux qui m'avaient laissée pantoise...
Oui, chez nous un peu du même style.
L'an dernier programmation théâtrale qui commençait bien avec « Le joueur d'échecs » de Sweig, remarquablement bien joué.
Puis une pièce d'un illustre inconnu mais très bien introduit dans les milieux bordelais - et sans jeu de mots - qui a offert à Bordeaux une pièce dans laquelle on voyait des femmes se masturber, des mecs s'enculer, strip tease généralisé bien sûr, et le pompon, une scène d'inceste avec un adulte sodomisant un petit garçon, et ensuite une petite fille venant sucer le mec.
Ben oui, c'est cela, l'art contemporain...
À tous niveaux.
Ce sont des concepts que toi et moi sommes trop âgées pour comprendre sans doute...
En attendant, la salle ne se remplit pas et qui renfloue le budget ?
La région, c'est-à-dire le contribuable.
Forcément, le public on le berne une fois ou deux, pas trois.

Viviane

J'ai été chercher ce matin oui, je me souviens d'une dame qui s'était fait implanter des cornes dans le front et avait fait filmer et diffuser sur Internet l'intervention en réclamant au cas où il n'y aurait pas assez de sang qu'on rajoute de la couleur (sourire).
Décadent, mais sans doute au niveau de notre société...

Merlin

Oui ma fée.
C'est du courage de dire tout cela et de le mettre en ligne avec création d'association à la clef. Mais tu sais que je te suis à 150%.
Raison : j'ai horreur de la bêtise triomphante et/ou pontifiante, surtout quand elle est active, cynique et indécente.
Merlin solidaire à donf'

Jo

Bravo pour votre courage et votre franc-parler face à une pseudo élite pseudo pensante pseudo cultivée.
Et bon courage.
Il y a encore plus décadent que l'art conceptuel mais il en découle, c'est le body art.
Des personnes se mutilent publiquement, se font saigner, se dépiaitent en public.

Viviane

Merci Jean-Pierre, je crois que cela vaut la peine de dénoncer tout cela qui est frileusement entretenu par un pouvoir en place, de gauche ou de droite, qui a peur de se mettre à dos les soit-disantes élites intellectuelles.
Ah, si on pouvait nous offrir un Malraux...

Aime

Si je fais une photo de mon lit défait il me reviendra combien, il est vrai qu'il n'y a pas les préservatifs (rires).

C'est de l'humour Viviane car comme toi j'ai envie de hurler devant cette connerie qu'on ose nous présenter comme étant de l'art.

Viviane

Merci pour l'humour qui me fait vraiment du bien.

Je ne sais pas, il faudrait que tu le proposes au centre d'art contemporain de Bordeaux, ils sont fans de ce genre de conneries, qui coûtent cher à tout le monde et que personne ne visite.

Par contre le musée des arts décoratifs, où l'on trouve des faiences extraordinaires, et le musée de Bordeaux où l'on se promène de la très riche préhistoire régionale au XIXème, a un succès fou.

Il faut dire que sa conservatrice en a fait un lieu de beauté et de sérénité, chaque semaine pendant des années j'y ai emmené les enfants, ce qu'ils préféraient c'était une rosace de la cathédrale qui n'avait jamais pu être mise en place, et qui était posée au sol, en bas de quelques marches, imposante, aérienne, lumineuse. On restait des heures à regarder cette rose de pierre. C'est comme cela que finalement mon fils est devenu artiste...

Aime

Si je faisais une photo de mon lit défait et que je la présente comme de l'art, je toucherai combien ? Je te rassure Viviane, c'est de l'humour.

Je ne connais que certains grands noms en peinture et j'essaie dans l'association avec d'autres d'emmenner des personnes ne connaissant pas du tout l'art vers les musées.

Lundi nous sommes allés voir les splendeurs de Venise (Titien, Michel Ange et bien d'autres peintres de Venise).

C'est cet art-là que je montrerai ainsi que des nouveaux mais à condition qu'ils présentent quelque chose de beau.

Je ne suis pas très savante, mais je sais reconnaître la bêtise à l'état pur.

Continue le combat Viviane, je suis avec toi.

Viviane

Tu as raison d'emmenner tes amis visiter d'aussi grands peintres.

Le regard cela se travaille, cela apprend à s'ouvrir, encore faut-il que ce ne soit pas sur le vide... conceptuel (sourire).

Certaines hypothèses considèrent qu'à l'époque les peintures rupestres étaient perçues et utilisées comme des sortes de créations magiques destinées à protéger les hommes des puissances qu'ils y représentaient ou à leur donner un certain pouvoir sur les proies qui y figuraient. En cela pour moi les peintures rupestres peuvent être considérées comme de l'art.

Clyde

L'art en tant que concept n'existe pas depuis la préhistoire.

C'est nous, avec notre regard d'aujourd'hui qui considérons ça comme de l'art. Les peintures rupestres ne racontent que des scènes de chasse, donc la vie de ceux qui peignaient. Est-ce que Le Monde, qui raconte ce qui se passe dans le monde fait de l'art ? J'en doute.

Tout ça pour dire que plaquer nos concepts d'art ou de non-art nés aux alentours du XVe siècle sur des peintures d'il y a 10.000 ans est, À MON AVIS, un contresens. Pour reprendre Hegel, c'est l'esprit qui crée l'art et les œuvres d'art. Alors, à l'époque, savaient-ils qu'ils satisfaisaient des besoins inconscients ?

Peut-être, mais ce n'est pas sûr.

Pour en revenir à la pissotière, selon Aristote, l'art n'existe que quand l'artiste y a instillé de son intériorité or là, il a pris un objet et l'a signé.

Bref, il ne s'est pas foulé.

Smoke

si nous suivons ton raisonnement cet auteur aurait voulu se protéger d'aller pisser ?

moi j'y crois pas...

t'imagines toute une vie à te retenir...

tu deviens fou à force je dis

Fonds Régional d'art contemporain Poitou-Charentes
Hôtel Saint-Simon, 15 rue de la cloche Verte, F-16000 Angoulême
tél : +33(0)5 45 92 87 01 / fax : +33(0)5 45 95 94 16
mél : frac.pc.angouleme@wanadoo.fr

